



Stéphane Zurcher, Anthony Gerber et Marco Facchino dans une scène des «Hypocondres», de Botho Strauss Photo Nicolas Durussel

«Les Hypocondres» à Vevey

Entre bouffonnerie et mélodrame

EN MONTANT *Les Hypocondres*, de Botho Strauss, au Théâtre de l'Oriental à Vevey, le Théâtre-Ensemble «Chantier interdit» n'a simplifié la tâche ni à ses acteurs ni aux spectateurs. Après avoir précédemment présenté aux Veveysans *Les Sept Portes* et *La Tanière*, la troupe s'est attaquée cette fois à une pièce de jeunesse, non encore publiée en français, de cet écrivain allemand qui, comme Handke ou comme Wenders, s'attache à décrire des êtres enfermés en eux-mêmes, analysant leurs sentiments avec une sorte de rage meurtrière.

Selon le «Robert», l'hypocondrie est une névrose caractérisée par un état d'anxiété. Quant à Molière, il fait énoncer par l'un de ses personnages la définition suivante: «... cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très fâcheuse...».

Je crois vain, dès lors, de chercher dans cette pièce un déroulement dramatique rationnel, animé par des personnages qui seraient poussés par des intérêts ou des désirs précis. L'action est de caractère onirique, à la fois absurde et lyrique, ponctuée de coups de revolver, de cadavres, de déclarations d'amour très poétiques mais farcies de haine cruelle et d'intrusions drôlatiques de personnages bouffons (les deux Spaak, soi-disant représentants pharmaceutiques).

La beauté de la langue de Strauss fait qu'on suit avec plaisir les dialogues névrosés des personnages, sans attacher trop d'importance à l'enchaînement inattendu de scènes parfois longues.

Après l'entracte, brusque changement de ton avec l'apparition du Père (dont le portrait était suspendu dès le début à la place d'honneur). Va-t-il jouer, auprès de son fils Vladimir et de sa belle-fille Nelly, le rôle du «deus ex machina» de la tragédie classique?

Après avoir, dès son arrivée, consciencieusement abattu sa femme de plusieurs coups de revolver, comme dans les meilleurs mélodrames, sans susciter du reste la moindre réaction, ce personnage veut faire croire à sa belle-fille, dont il se prétend amoureux, qu'il a, de loin (mais du haut de quel empyrée?) dirigé comme un dieu ses moindres faits et gestes. Tout cela semble à première vue ramener une sorte de logique trompeuse dans la pièce. Nous comprenons vite que ce n'est que le comble de la supercherie, et que le Père n'est pas moins «fâcheusement» fou (pour reprendre l'expression de Molière) que sa prétendue famille!

In extremis, juste avant le baisser du rideau, Vladimir, qu'on croit être parti à l'autre bout du monde, pour des raisons du reste obscures, revient inopinément, juste pour tuer lui aussi sa femme, sa bien aimée Nelly...

Théâtre de l'absurde, théâtre onirique, avec des éléments de Grand Guignol et de policier, mais aussi de poésie, avec des meurtres si gratuits qu'ils n'émeuvent ni les personnages ni le spectateur, *Les Hypocondres* est une pièce qui agace ou séduit (ou les deux), mais ne laisse pas indifférent. Et cela d'autant moins qu'elle est remarquablement interprétée, en tout premier lieu par le couple sur qui repose toute l'«action» (si l'on peut dire), c'est-à-dire Jocelyne Page et Anthony Gerber. Mais il faut citer aussi Marco Facchino et Stéphane Zurcher, excellents dans le rôle bouffon des deux représentants, Alexandra Tiedemann, qui réussit à rendre amusant un rôle assez terne de servante, ainsi que Micky Badoux et Philippe Jaquier, dans les rôles de la mère et du père.

Excellente mise en scène de Nicolas Gerber, dont le travail, on l'imagine aisément au vu de la complexité de l'œuvre, a été considérable.